

Eine Aufführung ist ja nicht einfach nur Klang

Franziska Welti probiert immer wieder neue Formen des Singens aus, auch im Wasser. Hier in der Performance «Zur blauen Stunde», die sie im Sommer 2008 im Garten der Galerie Wyschür Weiertal in Winterthur realisierte.

Interview: Lucas Bennett — Am 21. und 22. September wurde im Winterthurer Hallenbad Geiselweid Susanne Stelzenbachs Unterwasseroper *Das Alter der Welt* aufgeführt. Für die Sängerin, Stimmimprovisatorin und Künstlerin Franziska Welti, Leiterin der mitwirkenden Winterthurer Singfrauen, ist dies nicht die erste künstlerische Erfahrung im Wasser und schon gar nicht das erste Projekt ausserhalb klassischer Konzerträume. Das Gespräch mit der Winterthurer Sängerin fand einige Tage vor der Aufführung statt.

Franziska, in wenigen Tagen wird Susanne Stelzenbachs Oper «Das Alter der Welt» im Hallenbad Geiselweid in Winterthur aufgeführt. Kannst Du uns kurz etwas über das Projekt berichten, worum es in dem Stück geht und welche Rolle Deine Singfrauen Winterthur darin spielen?

Das ganze Projekt hat die deutsche Sängerin Claudia Herr konzipiert, sie ist auch Produzentin und singt die Hauptrolle. Das Libretto hat die Schriftstellerin Monika Rinck geschrieben, vertont hat es Susanne Stelzenbach. Es geht in der Oper im weitesten Sinne ums Älterwerden und den ewigen Jungbrunnen. Die Singfrauen Winterthur singen den Chor der alten Robben. Der Chor der jungen Robben wird von einer Berliner Gruppe gesungen.

«Das Alter der Welt» wird als «Unterwasseroper» beworben. Wie muss man sich das konkret vorstellen?

Das Ganze findet am und im Wasser statt, unsere Sängerinnen tragen Neoprenanzüge und Kleider darüber. Der Chor bewegt sich vor allem am Beckenrand, geht zum Teil aber auch ins Wasser. Gegen Schluss tauchen einige von uns und erzeugen Töne unter Wasser. Das ist aber die Ausnahme; die auskomponierten Chorpharten werden nicht unter Wasser gesungen; dagegen singen die Hauptdarstellerinnen Claudia Herr und Veronika Böhle über und unter Wasser. Dazu kommt ein Schlagwerk unter Wasser, sowie Tuba, Trompete und Cello. Es werden zudem weitere Unterwasserklänge wie Walgesänge ab Band zugespielt.

Welches sind für Deinen Chor in dieser Produktion die besonderen Herausforderungen?

Natürlich bringt das ganze Setting am Wasser eine Reihe von ungewohnten Schwierigkeiten mit sich, wie zum Beispiel völlig neue und unbekannte akustische Verhältnisse. Die grösste Herausforderung für die Chorsängerinnen werden aber wohl die unterschiedlichen und ungewöhnlichen Chorauf-

stellungen sein. Die einen stehen im Wasser, die anderen sitzen oder stehen am Beckenrand, zum Teil breit gestreut und weit voneinander entfernt und so singt eigentlich jede für sich den gemeinsam eingeübten Part. Man nimmt sich nicht mehr als Teil eines dichten Chorklages wahr, sondern steht

Hier aber stehen alle breit gestreut im Wasser und es gibt keinen Dirigenten.

allein, singt schon fast solistisch. Ungewöhnlich ist auch, dass sich dadurch leichte Verschiebungen ergeben, die aber gewollt und erwünscht sind. Die Chorsängerinnen müssen auf eine neue Art Verantwortung übernehmen, es gibt keine Dirigentin und keine Einsätze, man muss das Werk kennen, sich die Übersicht verschaffen, ein Gefühl für das Timing entwickeln. Das sind viele neue und spannende Herausforderungen!

Dies ist ja nicht Euer erster Auftritt in einem Schwimmbad ...

Richtig, wir erhielten letztes Jahr den Auftrag, zum 75-Jahr-Jubiläum des Schwimmbads Wolfensberg Winterthur ein Konzert zu gestalten. Wir stellten ein Programm zusammen mit Stücken, die mit Wasser und Schwimmbad zu tun hatten. Das war im Freien, alle hatten je ein Mikrofon. Akustisch war das eher schwierig, aber es war ein witziges Projekt (lacht).

Une interprétation, ce n'est pas que du son

Résumé: Jean-Damien Humair — L'opéra *Das Alter der Welt* de Susanne Selzenbach a été donné les 21 et 22 septembre dernier à la piscine couverte de Geiselbad à Winterthur. Cet «opéra sous-marin», comme il s'intitule, se déroule autour de l'eau et dans l'eau. Les artistes portent une combinaison de néoprène sous leur costume. Les solistes Claudia Herr et Veronika Böhle chantent souvent dans l'eau, parfois sous l'eau. Certains instruments, un carillon, un tuba, une trompette et un violoncelle sont également immergés. Des sons sous-marins, notamment des chants de baleines, sont diffusés par bandes.

Le projet est une idée de la chanteuse allemande Claudia Herr, qui tient l'un des rôles principaux lors de la création. Le libretto a été confié à Monika Rinck et la musique à Susanne Stelzenbach. Franziska Welti, quant à elle, dirige le chœur des «Winterthurer Singfrauen» engagé dans cet opéra pour le «chœur des vieux phoques». Le «chœur des jeunes phoques» est interprété par un groupe de Berlin. Les choristes chantent généralement au bord de l'eau, mais parfois aussi dans la piscine. Vers la fin du spectacle, quelques-uns d'entre eux plongent et chantent quelques notes sous l'eau. Cette expérience crée différentes difficultés, mais la plus importante est le fait que les chanteurs sont éloignés les uns des autres. Chacun doit savoir sa partie comme un soliste, il n'y a pas de chef d'orchestre et il n'est pas possible aux participants les moins sûrs d'eux de s'appuyer sur leur voisin.

Pour les Winterthurer Singfrauen toutefois, cette expérience aquatique n'est pas une première.

L'année dernière, le chœur a participé au 75^e anniversaire d'une autre piscine de Winterthur. Il a interprété des chansons liées au thème de l'eau: «un projet rigolo», dit Franziska Welti. En général, ce chœur chante des chansons populaires, parfois en intégrant du jodel, ainsi que de la musique d'Europe de l'Est. Il a d'ailleurs été deux fois en Géorgie et entretient des échanges avec des formations locales.

Un concert dans un réservoir

De son côté, Franziska Welti a donné en 2007 trois concerts dans le réservoir de Ganzenbühl à Winterthur, qui produit l'eau potable d'une bonne partie de la ville. L'endroit a été totalement vidé durant une semaine, ce qui a donné l'occasion pour des concerts en partie improvisés qui ont attiré un public particulièrement nombreux pour de la musique contemporaine, probablement attiré par ce lieu insolite et par les ambiances de lumière mises en œuvre.

L'improvisation est une part importante du travail de Franziska Welti, qui a une longue expérience de la musique d'avant-garde. A un stade de son parcours, elle s'est posé la question du «retour sur investissement»: un concert appris sur partition nécessite des mois de préparation, et n'est donné au final que devant une vingtaine de personnes. Franziska Welti s'est dit qu'elle pourrait créer d'elle-même, en improvisant, des œuvres stylistiquement semblables, sans se demander si elle a placé assez précisément «le 32^e de ton sur le septième temps». S'en est suivi une période d'essai et de tests. Depuis quelques années, elle improvise avec Andreas Sta-

hel et Leo Bachman, ce qui lui procure beaucoup de plaisir, même si parfois certaines représentations sont difficiles et n'apportent pas le résultat escompté. L'improvisation est pour elle la manière naturelle de chanter.

Elle aime également allier au chant les gestes et les mouvements: «interpréter, ce n'est pas que produire des sons», dit-elle. En été 2008, elle a créé une performance dans les jardins de la galerie Wyschür Weiertal à Winterthur — en partie dans l'eau également —, un environnement féérique, paradisiaque, et donc pour elle très inspirant. Ces derniers temps, Franziska Welti crée aussi des installations. L'une d'elles, *Cirsium arvense im Bade*, a été réalisée en 2011 à la Fondation Nairs dans l'Engadine. Une baignoire est remplie d'ombelles de chardons, éclairées depuis le dessous de différentes couleurs. Une bande-son diffuse des bruits d'eau, un chant liturgique serbe, des bruits de voix, et d'autres ambiances sonores.

Franziska Welti cherche de nouvelles formes d'art, de nouveaux chemins, mais ne tient pas forcément à briser les conventions. Par exemple, quand elle chante *Le Roi David* d'Honegger, une musique qu'elle adore, elle porte une longue robe traditionnelle et interprète l'œuvre de manière tout à fait conventionnelle. Elle n'a pas de problème avec ça.

En parallèle à ses activités artistiques, Franziska Welti enseigne depuis une quinzaine d'années au conservatoire de Winterthur, une activité qui lui apporte beaucoup de satisfaction. Elle travaille principalement avec des élèves adultes. Elle considère que l'enseignement et le travail artistique sont complémentaires.

Une question la fascine: «quelle est la véritable signification pour l'être humain de chanter, de s'exprimer avec sa voix?» Elle essaie d'y répondre, ou du moins de l'explorer, par son travail.

Welches Repertoire pflegen die Singfrauen Winterthur gewöhnlich?

Wir singen viel Volkslieder. Vor allem die Musik aus dem Osten Europas (Georgien, Bulgarien, Kroatien u.a.) ist ein Schwerpunkt unserer Arbeit. Wir waren schon zweimal in Georgien, pflegen einen regen Austausch mit einem dortigen Chor und werden nächstes Jahr wieder dort auftreten. Über das östliche Repertoire kamen wir zu Schweizer Volksliedern. Nach Jahren waren wir so weit, ein ganzes Programm mit Schweizer Liedern zu gestalten. Inzwischen jodeln sogar zehn der Frauen aktiv, und das integrieren wir immer wieder in unsere Programme.

Du dirigierst noch zwei andere Chöre?

Ja, das Vokalensemble Vox Feminae am Konservatorium Winterthur und, im letzten Winter ins Leben gerufen, die Singfrauen Berlin.

Nebst Deiner regen Konzerttätigkeit, die Musik vom Barock bis zur Gegenwart umfasst, trittst Du auch mit eigenen Projekten in Erscheinung. Es fällt mir auf, dass Wasser darin immer wieder eine Rolle spielt. Du hast 2007 zum Beispiel Konzerte in einem Winterthurer Wasserreservoir gegeben ...

Ja, das war im Reservoir Ganzenbühl. Ich hatte das jahrelang vorgehabt, bis es dann schliesslich klappte. Der Raum wurde für eine Woche vollständig entleert. Wir machten dort drei Konzerte; eines davon rein improvisiert. Es gab sehr viel Publikum – bei einem normalen Improvisationskonzert wären vielleicht 10 Leute gekommen (lacht). Vielen Besuchern erschloss sich die Musik vermutlich auch über die Besonderheit des Ortes und die eingesetzten Lichteffekte.

Wie hast Du zur musikalischen Improvisation gefunden, die in Deiner Arbeit ja eine zentrale Rolle spielt?

Das begann früh. Ich arbeitete als Flötistin und habe im Unterricht viel improvisiert, allerdings nach harmonischen Mustern. Ich fand, das gehöre einfach dazu. Beim Gesang führte mich meine langjährige Erfahrung mit zeitgenössischer Musik dazu. Ich kam an einen Punkt, wo ich mir Fragen zum Verhältnis zwischen Aufwand und Ergebnis stellte; man arbei-

tet so hart, oft für ein einziges Konzert, zu dem dann nach monatelanger Vorbereitung vielleicht 20 Leute kommen. Ich hatte teilweise auch das Gefühl, ich könnte etwas stilistisch Vergleichbares aus mir selber heraus improvisieren, und das erst noch entspannter, als wenn ich immer denken muss: «Habe ich jetzt diese 32tel-Note auf dem siebten Schlag präzise gebracht?» Es folgte eine Zeit des Spielens und Ausprobierens. Mit meinen Musikkollegen Andreas Stahel und Leo Bach-

mann arbeite ich nun schon seit Jahren improvisatorisch. Durch die Erfahrung lernt man, sehr gut aufeinander zu reagieren. Das macht grossen Spass, doch natürlich gibt es auch immer wieder schwierige Aufführungen oder Momente, wo das Ergebnis nicht so befriedigend ausfällt. Gegenwärtig bin ich übrigens wieder vermehrt daran interessiert, mit stärkeren Strukturen zu arbeiten oder eine Mischung aus Improvisation und Komposition anzustreben. Improvisation ist für mich eine natürliche Form des Singens, auch wenn ich immer wieder feststelle, dass viele, Profis und Laien, starke Hemmungen haben. Auch der Einbezug von Gesten und Bewegungen interessiert mich stark – ein Beispiel dafür ist die Performance *Zur blauen Stunde*, die ich im Sommer 2008 im Garten der Galerie Wyschür Weiertal in Winterthur realisierte und die teilweise auch im Wasser spielte. Es war eine sehr reizvolle Aufgabe, gerade auch, weil dieser wunderschöne Garten für mich viele spannende Assoziationen enthielt; der Garten als eine Art Paradies. Die Arbeitsweise war stark intuitiv.

In den letzten Jahren hast Du auch verschiedene Installationen realisiert. Wie kamst Du dazu?

Das ist in den letzten Jahren einfach immer stärker in den Vordergrund gerückt. Es ist ein Teil von mir, der sich Raum nehmen will. Selber zu gestalten ist für mich etwas Wichtiges neben dem Gesang, wo man ja in der Regel die Werke anderer interpretiert. Auch in meinen Performances hatte ich schon bildhafte Elemente einbezogen, denn eine Aufführung ist ja nie einfach nur Klang.

*Kannst Du eine Deiner Installationen beschreiben? *Cirsium arvense im Bade* ist eine Installation, die ich 2011 in der Fundaziun Nairs im Unterengadin realisiert habe. Man sieht eine mit Distelsamen gefüllte Badewanne, eine darunter angebrachte Lichtquelle ändert die Farbe von rot zu blau über das Violett einer blühenden Distel. Zu hören sind dabei Wassergerausche, ein liturgisches serbisches Lied, Stimmgeräusche und anderes. In Nairs habe ich auch Lieder gesammelt und Interviews mit verschiedenen Leuten geführt, daraus entstand dann eine weitere Installation, *mia chanzun – mein Lied*. Andere Installationen hatte ich zuvor schon in Mels und Winterthur realisiert.*

Ich kam an einen Punkt, wo ich mir Fragen zum Verhältnis zwischen Aufwand und Ergebnis stellte.

Viele Deiner Projekte finden ausserhalb traditioneller Kunsträume statt. Denkst Du, dass ungewohnte Räume nach zusätzlicher Vermittlung verlangen? Muss man dem Publikum gewissermassen eine Anleitung in die Hand geben?

Es kommt immer sehr auf den Kontext an. Bei einer meiner Installationen kam es darauf an, dass die Leute mitlaufen – das trauen diese sich aber oft nicht, es gibt ja implizite Regeln, wie man sich im Konzert verhält. Bei *Zur blauen Stunde* haben wir dem Publikum nichts gesagt – aber dort ergab es sich durch den bespielten Garten natürlicherweise, dass man umhergehen konnte.

Mit traditionellen Konventionen zu brechen, steht also nicht im Vordergrund?

Nein, sicher nicht als Prinzip. Es geht darum, was wozu passt. Wenn ich beispielsweise *König David* von Arthur Honegger – wunderbare Musik – singe, trage ich ein langes Konzertkleid und alles läuft ganz konventionell ab. Damit habe ich gar kein Problem. Aber ich suche auch nach neuen Wegen. Zuletzt gibt es mir mehr Befriedigung, wenn ich ein eigenes Projekt realisieren, neue Räume bespielen kann.

Du unterrichtest seit rund 15 Jahren Gesang am Konservatorium Winterthur. Wie wichtig ist das Unterrichten für Dich?

Ich erfahre immer wieder eine grosse Befriedigung beim Unterrichten. Menschen zum Singen zu bringen, sie auf ihrem Weg mit ihrer Stimme zu begleiten, sei es im Einzelunterricht oder im Chor, ist etwas Fantastisches und man erhält sehr viel und sehr direkt zurück. Die Arbeit an der Stimme ist so vielfältig, die Ebenen Stimme, Körper, Atem und Sprache ein reiches, grosses Universum, so dass ich mir gut vorstellen kann, mich das ganze Leben damit zu beschäftigen. Eine Herausforderung ist immer wieder, eine gute Balance zu finden zwischen den eigenen künstlerischen Projekten und dem Unterrichten. Im besten Fall, wenn das Gleichgewicht stimmt, befruchtet es sich wechselseitig.

Mich fasziniert die grundlegende Frage, was ist das Singen für den Menschen? Sich mit und über die Stimme äussern, etwas von sich zeigen, nach aussen bringen, personare. Dieser Frage spüre ich in meiner Arbeit nach.

> www.franziskawelti.ch

Lucas Bennett

... ist Musikwissenschaftler und Musikjournalist.



Hauptprobe zur «Unterwasseroper» im Winterthurer Hallenbad Geiselweid

Foto: Michael Lio